

Samedi 9 juillet

P OUR me faire plaisir, ou parce qu'ils le croient vraiment, certains me louent d'être à mon âge demeuré dans le train du monde et mêlé encore à son histoire, sinon à ses histoires. Je les laisse dire. Je sais ce qui en est et que nous appartenons à une certaine époque, nous, les survivants, que nous sommes d'un style dépassé : ce qu'était la poésie pour nous qui ne doutions pas d'être des poètes ne l'est plus — comme si l'œil et l'oreille s'étaient ouverts depuis ce temps-là à d'autres couleurs et à d'autres sonorités.

Nous posions différemment les problèmes, ou nous ne les posions pas, ou nous en posions d'autres. Nous étions tournés (ou nous affections de l'être) vers le dedans. La vie intérieure, cela signifiait l'essentiel à nos yeux, pour notre conduite personnelle, mais aussi pour donner un contenu à nos livres. On avait ou on n'avait pas de vie intérieure. André Gide avait découvert qu'il faut s'en évader et il nous prêchait d'exemple. N'empêche qu'en dépit de ses embarcées il revenait toujours à son point de départ et rouvrant l'éternel débat moral et religieux avec ses amis chrétiens.

M. Jourdain n'usait pas plus inconsciemment de la prose que nous du langage, Valéry et les surréalistes mis à part. Nous sommes lus encore, mais dans un autre esprit. Ce n'est pas parce que des étudiants aujourd'hui achètent nos livres de poche qu'ils remplacent les lecteurs d'autrefois. Nos premiers lecteurs ne sont jamais remplacés ou ils ne le sont que dans la mesure où une certaine race demeure, ne change pas. Il est certain que je respire parfois auprès d'un jeune visiteur d'aujourd'hui une atmosphère que je reconnais, comme parfois l'odeur d'un trottoir mouillé me ramène soixante-dix ans en arrière, du temps que la vie ne sentait pas le pétrole.

Rien ne peut faire que je ne sois d'un autre temps, mais j'assiste à celui-ci qui nous donne par ses techniques la possibilité de se faire voir à ceux qui n'y participent pas. Quand j'étais enfant, un vieillard ne savait rien de ce qui se passait à quelques mètres de son fauteuil. Aujourd'hui, la

télévision et la radio me rendent plus familier qu'il ne me l'était dans ma jeunesse le monde du sport par exemple. Jamais à vingt ans je ne me serais intéressé à Poulidor ou à Jazy. Sans plus pénétrer jamais dans une salle obscure, je garde le contact, grâce surtout à la seconde chaîne, avec le cinéma.

Je demeure donc présent à ce monde auquel pourtant je n'appartiens plus. C'est cette contradiction qui rend l'état de vieillard aujourd'hui si différent de ce qu'il fut. Il n'ignore rien d'une vie à laquelle il n'a plus aucune part. En quoi d'ailleurs il rejoint les vingt millions de Français de tout âge et de toute condition qui, à partir de huit heures du soir, sont tout yeux et tout oreilles.

En réalité la vieillesse ne nous isole pas du train du monde plus que ne le font, tout au long de la plupart des vies, les servitudes de la famille et du métier. Ils redevennent eux-mêmes le soir, avant le sommeil, mais c'est précisément le temps où ils sortent d'eux-mêmes, et où le petit écran leur dispense ses évasions.

Je m'avise tout à coup que c'est moi-même quelquefois qui les leur propose — moi-même, tel qu'ils m'ont vu et entendu au cours d'un « portrait-souvenir » et tel qu'ils me verront et m'entendront à coup sûr au lendemain de ma mort — moi-même, ou telles de mes histoires transposées comme l'ont été ces derniers temps *Destins* et *La Fin de la nuit*.

Je me sens pris là encore dans une contradiction. Aussi fermé qu'on peut l'être à un monde auquel je demeure pourtant présent, qui se sert de moi, qui m'aura utilisé jusqu'à la fin. C'est que ce monde n'a pas trop de tous ses vieillards encore en activité, étant donné l'énorme consommation de la T.V. et de la T.S.F.

Cette longue vie commencée en plein modernisme guère de mois sans que son animateur ne vienne me demander pourquoi j'ai écrit des romans, ce que j'avais dans l'esprit, il y a quarante ans, quand je publiais ce livre ou cet autre. Il me met le nez sur une citation qui, séparée de son contexte, me paraît idiote. Je m'en tire comme je peux, avec l'idée de m'en tirer plutôt qu'avec le souci de cerner ma pensée.

Si coriace que je sois, j'appartiens donc encore à ce monde en tant que denrée consommable. Il n'aurait tenu qu'à moi, puisqu'on me l'a proposé, de briller dans un *Face à face*. Je ne doute pas que je m'en fusse tiré à mon honneur. C'est la longueur de l'épreuve qui m'a fait me récuser. Je me suis souvenu de ce que notre cher Mondor criait un jour à l'amiral Lacaze qui s'était pris furieusement de bec avec Georges Lecomte : « Amiral, attention à vos vais-

seaux! » C'est ce souci-là qui m'a retenu d'aller faire le joli cœur au petit écran.

En fait, et quand je me rappelle tant de lettres que je reçois, je me demande à quoi je songeais en commençant d'écrire ce *Bloc-Notes* : à aucun moment de ma vie je n'aurai été aussi présent au monde, comme on dit aujourd'hui que l'Eglise doit être.

Ce que nous avons écrit l'a été et continue de l'être pour ceux qui avaient besoin de cette parole-là, dite de ce ton-là, c'est-à-dire par nous et par personne d'autre. Il n'y a plus grand monde parmi les écrivains pour parler encore de Dieu à ceux qui continuent de ne pouvoir se passer de lui. Il n'y a presque plus personne parmi les écrivains qui leur donne l'impression de croire que tout est vrai à la lettre de ce qu'ils ont cru.

Cette longue vie commencée en plein modernisme est passée au feu de la critique historique. J'ai vécu dès l'enfance au sein d'une famille dévote, de la vie d'une paroisse et d'un collège congréganiste, je connais donc beaucoup mieux que l'adversaire les déformations et les manques, et les ridicules, pour ne pas dire les vices, de ces milieux-là. Mais ce que nous avons gardé de la foi, nous qui l'avons gardée, mais ce qui demeure dans une seule page de Huysmans, de Péguy ou de Bernanos, dans un vers de Jammes, dans un seul verset de Claudel, ce n'est pas la leçon que le curé répète le dimanche parce qu'il faut bien qu'il fasse son prône, c'est ce qui demeure au fond du creuset et sur quoi n'ont mordu ni les passions, ni les maladies, ni les abandons, ni la solitude grandissante aux abords de cette nuit où se sont enfoncés un à un ceux que nous avons aimés — et il n'en demeure plus un seul.

Nous ne nous serons pas interrogés sur le langage, nous nous sommes servis du langage, à la manière du peuple et comme les « crocheteurs du port-au-foin » pour nous passer l'un à l'autre « ce cri répété par mille sentinelles ». Oui, nous avons été aimés, oui, nous sommes aimés. Nous aurons été les derniers, non certes à demeurer conscients de cet amour, car Dieu merci les fidèles n'ont jamais manqué, ni les saints, ni les martyrs — mais les derniers à l'exprimer en langage intelligible, les derniers à nous servir des mots, comme le serviteur qui a reçu au petit matin une mission de son maître, comme celui à qui un talent a été remis dès le départ pour qu'il le fasse fructifier. Peut-être l'a-t-il oublié en cours de route, il s'est occupé de ses affaires à lui, et de ses plaisirs. Mais il y a toujours eu une heure où il retrouvait au fond de sa poche le talent oublié. Il le regardait luire à travers ses larmes — ce talent que tant d'autres ont rejeté à la mer, et il ne leur reste plus rien que des mots. Et nous,

c'est d'une parole aussi que nous demeurons prisonniers
— d'une parole terriblement (et doucement) vivante...